

Colas Breugnon, un fils spirituel de Pantagruel ?

Dominique Drouin

Colas Breugnon est paru il y a cent ans. Roman étonnant sous sa plume, Rolland lui-même avertit ses lecteurs qui « ne s’attendent sûrement point à ce livre nouveau ». Et de s’excuser presque sur ce qu’il a « senti un besoin invincible de libre gaieté gauloise ».

C’est un fait, la gravité de Rolland l’engagé, engagé dix années dans « l’armure de *Jean-Christophe* » a fait place ici à un débridement d’âme, contrôlé toutefois par une langue qui, quoique « un peu trop longue », fait foin des vanités.

Le héros de ces tribulations pourrait être le fils spirituel d’un Pantagruel imbibé de stoïcisme. L’homme goûtant son pot de vin, autant que le personnage rabelaisien sa « dive bouteille », sait pourtant y mettre assez d’encre pour écrire. « Je crève si je n’écris ». Des chroniques, plutôt que mémoires, de près d’une année (presqu’un cycle géorgique), écrites dans une langue qui a tout d’une invention documentée (un moyen terme entre le français de Rabelais et celui du Grand Siècle : fréquente omission des pronoms sujets, inversion classicisante, quelques marqueurs archaïques : “tetter” pour têter, “adoncques” pour donc, “compain” pour copain, “ardez” pour regardez). Langue joyeuse, goûteuse (et goûtons au passage quelques assonances comme celle-ci : « Et le chien sous la table jappe et lape la jatte. »), mais langue déjà classique, idiome encore décentralisé sentant venir le Grand Siècle, onde porteuse d’un stoïcisme engauloisé.

Et c’est la première énigme à résoudre que de placer ces chroniques dans leur temps, sur lequel le livre se tait d’abord, puis laisse ses chapitres III et IV donner quelques indices en évoquant la mort récente du roi Henri IV, fort aimé dans la contrée, ou « la grosse dondon de Florence, la reine » (Marie de Médicis) ou encore le regretté duc Louis (Louis IV). Les liens entre les duchés de Nevers et de Bourgogne sont serrés (notamment, depuis le mariage à Moulins-Engilbert de Philippe III de Bourgogne avec Bonne d’Artois, alors comtesse de Nevers). Ce qui n’empêche pas les guerres intestines, voire picrocholines (reliques des guerres de religion qui se sont insinuées jusqu’au cœur des familles ? L’encre de l’Édit de Nantes semble encore fraîche) entre messieurs de Vézelay et gens de Clamecy. Et

tout se précise à l’occasion de la peste, au chapitre VII, où Breugnon qui, « rond de façons et du bedon » à cinquante ans, nous dit qu’il en avait quatorze vers *l’an mil cinq cent quatre-vingt*. Nous sommes donc vers 1615. Donc, loin de Rabelais par la langue déjà dix-septième, mais plutôt La Fontaine que Racine.

Colas n’est pas heureux en amour ; son épouse, matrone un rien caricaturale, le surveille comme lait sur le feu, lui remontre à deux fois ses devoirs, joue un peu la mouche du coche sans qui le ménage ne tournerait pas rond. Cette “vieille”, comme il l’appelle, n’a pas de prénom mais aura droit à sa compassion lorsqu’elle passera (ch. VIII – « La mort de la vieille ») peu après que Colas, lui, aura réchappé de la peste (délicieuses pages imprégnées d’un panthéisme halluciné lorsque, dans sa lutte pour l’honneur contre la fièvre mortelle, Breugnon s’aidera de trois bouteilles de vins de Bourgogne).

Peu lui chaut, il a tout le reste. D’abord, il y a Glodie, sa petite-fille qui, au moment où Mme Breugnon se meurt, est subitement atteinte du croup et ne s’en sortira que grâce à un pot-pourri de sortilèges. Occasion du doute religieux chez Breugnon, dans des pages poignantes où il invoque un Dieu sourd à ses prières. Son métier : menuisier de meubles. Pas homme de bois pour autant : *Belette* l’aiguillonne encore, même réduite au souvenir inopiné de son unique amour auquel, par malentendu, par aveuglement, par orgueil, il avait dû renoncer. La nature, aussi, avec laquelle il file le parfait accord, tous les sens aux aguets quand elle se dévêt. Notre bonhomme n’a pas l’œil dans sa poche, et l’a même souvent poétique : « tout le ciel était comme moi pris au filet de la rivière ; il s’y baignait avec ses nuages qui s’accrochaient, flottant, aux herbes, aux roseaux ; et le soleil lavait ses crins dorés dans l’eau. » Et puis les fraternités de ripaille, les amitiés dont les bonnes tables font les meilleurs métiers à tisser. Et quand la dispute menace de corrompre ces agapes, ce sont libations qui réconcilient tout ce monde. Dont les patronymes parlent d’eux mêmes : le curé Chamaille, le notaire Paillard...

Mais avant tout, Breugnon se possède : « En premier

lieu, je m'ai ». À quoi, dépouillé de tout, suite à un incendie en fin de volume, il fera écho par ce « Moins j'ai et plus je suis. » C'est d'ailleurs à lui-même qu'il s'adresse dès le début du livre, en objet vocatif de lui-même. Il s'observe en philosophe (on le croirait lecteur de Sénèque quand, à son chevet, c'est Plutarque qui veille – l'un et l'autre, moralistes parallèles – et qu'il découvre avec une gourmandise avouée), il se parle, et ce, du début : « Quelle joie de se retrouver, mon mignon, mon bedon, face à face tous deux !... » à la fin : « Par moments, je me dis : "Mais Breugnon, mon ami..." Car il faut être philosophe pour écrire : « L'homme n'est rien, c'est l'œuvre qui est sacrée ». Ou pour formuler, lors d'une chicane pour un pré disputé

entre le duc de Nevers, Charles III, et les Clamecycois, cette réflexion synthétique sur la justice qui est « l'art, pour de l'argent, d'appeler noir ce qu'on voit blanc ».

mai 2019

Dominique Drouin est écrivain..

<http://www.scriptosum.fr>

Remerciements à Virginie Rony pour son aimable autorisation de reproduction de cet article de Dominique Drouin paru dans le n°50 de la revue culturelle *Mamie Pétille*. www.mamie-petille.fr.

Centenaire de la parution de *Colas Breugnon*

Clamecy 12 octobre 2019

sous la présidence d'honneur du
Professeur Bernard Duchatelet
et la présidence scientifique de
Jean Lacoste

Colloque « *Colas Breugnon* » aujourd'hui

Claire Basquin : La langue de *Colas Breugnon* : Romain Rolland et la querelle des « vers blancs ».

Jean-François Bazin : *Colas Breugnon*, bourguignon ou nivernais ?

Olivier Henri Bonnerot : La sagesse poétique de *Colas Breugnon*.

Fernand Egéa : *Colas Breugnon*, un roman musical.

Pascale Fautrier : « Être le maître chez soi ».

Claudine Galmard : En *Colas Breugnon*, l'héritage de Claude Tillier.

Alexia Gassin : La traduction de *Colas Breugnon* par Vladimir Nabokov : un pari perdu ?

Céline Grenaud-Tostain : D'une religion l'autre : « la messe du curé » et la « messe des champs ».

Jean Lacoste : La réception. Une œuvre publiée en 1919 mais écrite avant-guerre.

Perspectives idéologiques et politiques.

Marie-Laure Prévost : Étude génétique du manuscrit de *Colas Breugnon*.

Jean-Louis Tissier : Une lecture « géographique » de *Colas Breugnon* à Clamecy.

Fedora Wesseler : Métaphysique de la nourriture dans *Colas Breugnon*.

Serge Zenkine : *Colas Breugnon*, un roman mimétique.

Programme du colloque et des manifestations qui se dérouleront du
11 au 16 octobre 2019 à Clamecy, Vézelay et Avallon, sur
www.association-romainrolland.org